

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 88-91

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Après Port-Arthur, voilà Moukden qui tombe entre les mains des Japonais ! C'est un désastre, une boucherie, un revers sans pareil dans les annales de la Russie; mais rien ne fait prévoir un changement dans les idées du czar, et la guerre, semble-t-il, va continuer. De toutes parts s'élèvent des voix pour demander aux belligérants d'en finir : on prétend même que la France, l'Allemagne, l'Italie et d'autres encore ont fait comprendre à l'empereur Nicolas que le moment serait venu de s'arrêter et de faire la paix. Nicolas reste sourd à la voix de ses amis et de ses alliés et reforme sans-cesse de nouveaux bataillons. De la main de Kouropatkine, jugé incapable de conserver le commandement suprême, il fait passer ses troupes sous la direction de Liniévitch, et c'est ce dernier qui a dirigé la retraite de Kharbin, pourchassé par les Nippons, enivrés de leur victoire.

Et devant cette marche triomphale d'un peuple qu'on comparerait, avec raison, aux Prussiens d'avant 1870, bien des gens commencent à trouver, dans notre vieille Europe, et à se demander si le péril jaune n'est pas une simple légende. D'autres, pris de peur, se voient déjà

brisés, fracassés par les faces jaunes et se recommandent à Dieu, comme si leurs jours étaient comptés. Le péril jaune, qui les faisait sourire autrefois, leur fait maintenant perdre la tête et ils pensent beaucoup plus à lui qu'à certains autres périls qui les menacent ; la situation n'est pourtant pas encore si grave, et il faut bien espérer que ces bons petits Japonais, ces exquis petits chinois ne penseront à nous qu'après avoir pris un repos qu'ils auront, ma foi, bien mérité.

Du reste, dans nos parages, les hommes d'Etat (ceux auxquels on prête ce nom) ont à combattre un autre péril qui n'est pas moins sérieux que le premier : c'est, on le devine, le péril noir, le fameux péril clérical qui empêche la France, par exemple, de monter aux étoiles et l'Allemagne d'être définitivement la première nation du monde.

Mais, rassurons-nous, M. Combes, de bruyante mémoire, a pris toutes ses précautions : il a commencé par démoraliser la France, et à M. Rouvier il ne reste plus qu'à la déchristianiser, en accomplissant la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le bloc s'est reformé pour cela, plus compact, plus fort, plus violent que jamais, et tout nous fait prévoir que d'ici quelques semaines, nous entendrons les cris de joie qui salueront la mort du Concordat, le divorce de l'Eglise et de l'Etat. Les évêques de France ont beau protester contre ces tentatives sectaires, les chrétiens les plus courageux ont beau crier qu'on va aux abîmes, le pape lui-même a beau faire comprendre qu'on se trompe en lui faisant dire ce qu'il n'a jamais pensé, le bloc ne veut rien entendre de ces protestations, de ces avertissements, et si on le laisse faire, l'Eglise de France pourrait bien chanter l'Alléluia pascal sur des ruines et des tombeaux.

Et pourquoi ne le laisserait-on pas faire ? N'a-t-il pas la majorité pour lui ? Une cause, fût-elle la plus légitime de toutes, est bien compromise, sinon perdue, quand elle n'a pour la défendre qu'un demi quarteron d'orateurs, qu'on n'écoute même pas, ou quelques avocats qui sont si peu convaincus de leurs droits qu'ils se déclarent perdus d'avance.

Quant au peuple, il ne verra et comprendra tout le mal qu'on lui fait que lorsque tout sera consommé ; cela du moins il faut encore l'espérer, car si le présent est tout plein d'amertumes, de découragements et d'angoisses, il faut croire que cela ne durera pas toujours et que, grâce au peuple, la France n'a pas encore renoncé à sa mission.

Nous savons bien, mon Dieu ! qu'il y a encore d'autres nations que la France, et que la religion, que l'Eglise ne sont pas plus le privilège d'une nation que d'une autre ; on nous a même fait sentir, en termes assez clairs, que l'idéal des catholiques français était inférieur à celui des autres catholiques ; mais ce n'est jamais sans peine qu'on voit le malheur s'appesantir sur les membres de sa famille et qu'on voit pâlir la gloire et l'honneur d'une race qui, plus que toute autre, a contribué

au progrès de la civilisation et à l'extension du règne de Dieu. Il nous serait bien difficile, après tout, de nous désintéresser des affaires de France et de la solution qu'on va leur donner : les questions économiques et sociales ne sont pas les seules qui établissent des liens entre les hommes, et sans rêver la destruction complète des frontières, nous avons des raisons sérieuses de les oublier quelquefois. Cette impression n'a jamais été plus forte que lorsque nous avons entendu, le 22 mars dernier, la conférence faite au Victoria-Hall par l'infatigable apôtre de la Démocratie chrétienne, M. Marc Sangnier, le fondateur du « Sillon. »

M. Marc Sangnier est un laïc, il est père de famille, il est riche ; mais il se consacre tout entier à l'avènement de cette démocratie chrétienne dont il nous a parlé et qui fait de sa vie un dévouement sans bornes, un sacrifice perpétuel à la cause des humbles et des petits. Il ne hait, il ne déteste, il ne rejette personne ; il veut que tous les hommes, à quelque religion, à quelque parti politique qu'ils appartiennent, unissent leurs efforts et leurs bonnes volontés pour ramener dans le monde, dans la société, plus de justice et plus de charité. Il les invite tous à regarder vers le Christ et à écouter ses enseignements. Tous ceux qui ont assisté à sa conférence ont reconnu en lui le souffle et la puissance de l'orateur ; tous aussi ont senti vibrer en lui le cœur d'un apôtre. Et le soir, dans l'intimité du Cercle de l'Espérance, il se dit et se montra le camarade des jeunes gens et des hommes accourus pour l'entendre encore une fois avant son retour à Paris. Il ne nous a pas permis un instant de douter de la sincérité de ses sentiments, il était venu à Genève, disait-il, parce qu'on l'y avait invité, non pour y donner des conseils, mais pour y recevoir des encouragements. Il aurait pu ajouter : J'ai fait ceci, j'ai dit cela, il n'aurait affirmé que des réalités, mais nous devons avouer que pas une seule fois, dans son discours du Victoria-Hall, pas une seule fois le soir, il ne se servit du « Je » ou du « moi » si cher aux réformateurs et aux « poètes » de la démocratie ; et quand on lui demanda de revenir à Genève, à une date assez rapprochée, il se contenta de se tourner vers son compagnon de route, semblant le consulter, et de répondre à ceux qui l'invitaient : Si « nous » pouvons, « nous » reviendrons. Ce « nous » dans la bouche d'un homme qui fait et refait son tour de France pour répondre à tous les appels, ce « nous » est vraiment délicieux. C'est Marc Sangnier tout entier, car quand il voyage et quand il parle, c'est en compagnie du Christ, de Jésus, le fondateur de la démocratie chrétienne. Et dans la manière dont il en parle, on sent qu'il l'aime et qu'il vit habituellement avec Lui. Il est plein de confiance en l'avenir, mais, tout en comptant sur Dieu, tout en le priant, il faut que les hommes travaillent et qu'ils sèment, la moisson viendra, nous pouvons y compter, mais seulement lorsque les sillons auront été baignés de nos sueurs.

N'éprouvons-nous pas à tout instant, dans la vie, la vérité et l'importance de ces conseils ? N'avons-nous pas vu tout récemment encore que quand on veut on peut, et qu'aujourd'hui, comme hier, c'est toujours l'union qui fait la force ? Et ce qui est vrai des élections est encore vrai de tout le reste ; ne nous décourageons donc jamais et travaillons. Tous nos lecteurs ont certainement déjà fêté le percement du Simplon, et ils ont bien fait : la date du 24 Février 1905 sera une date célèbre dans les fastes de la Suisse et du Valais, et nous ne devons mériter sous aucun prétexte, le reproche qu'on nous a fait si souvent de « bouder » au progrès. Jamais on ne saurait trop applaudir aux triomphes de la science et de l'intelligence humaine sur la matière ; car, s'ils entraînent parfois certains inconvénients, ils sont largement compensés par les bienfaits qui en découlent. On s'est demandé ce qui pourra bien sortir de ce long couloir qui unit l'Italie à la Suisse et qui rapproche les deux peuples plus étroitement que ne le feraient les traités qui suivent les grandes tueries internationales. Nous ne tarderons peut-être pas longtemps à le voir, mais dès maintenant nous appelons de tout notre cœur sur cette œuvre magnifique des hommes les bénédictions de Dieu : cela vaut certainement autant que les télégrammes de sympathie qui ont été échangés, à cette occasion, entre le pays que nous habitons et le pays « là outre », et cela portera bonheur aux braves, quels qu'ils soient, qui y ont travaillé. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter de voir aboutir les négociations engagées entre la Confédération et la France ; car il nous tarde de savoir qui, de Genève ou de Vaud, aura convaincu le P. L. M. de la supériorité de son projet. De part et d'autre on commence à perdre patience et cela amène des brouilles de famille qui ne sont pas bien méchantes sans doute, mais qui mettent mal à l'aise les malheureux qui voudraient que tout le monde fût content et qui ne demanderaient pas mieux qu'à concilier tous les intérêts.

En Italie, changement de ministère, grèves, carnaval, tout cela a occupé la péninsule dans ces dernières semaines.

En Espagne, le dernier ministère tient encore !

En Allemagne, rien d'extraordinaire : apparitions locales de microbes kulturkampfistes, inauguration d'un nouveau temple à Berlin, préparatifs tant soit peu mouvementés au mariage du Kronprinz... et projets de voyage du Kaiser !

Bref ! il n'y en a que pour la Russie et le Japon, et un peu de bruit, en France, autour du Concordat. Peut-être que la prochaine fois nous pourrons parler d'autres choses !

L. W.